

CYCLE « ALLÔ, DOCTEUR-E ? » NOUVELLES THÈSES FÉMINISTES



DES OUVRIÈRES EN LUTTE

MONDES POPULAIRES ET GENRE DU SYNDICALISME DANS UN SECTEUR
D'EMPLOI « FÉMININ », LE CAS DE L'USINE CHANTELLE À NANTES (1966-2005)

Ève MEURET-CAMPFORT, Chercheure post-doctorante en sociologie, Université de Nantes

TROISIÈME PARTIE

LA DIVERSITÉ DES FÉMINITÉS POPULAIRES, OU DIFFÉRENTES MANIÈRES D'ARTICULER CLASSE ET GENRE

Ce travail était également pour moi l'occasion de réfléchir à la diversité sociale des types de féminité, et plus précisément à l'articulation entre classe et genre. Car très vite dans l'enquête, j'ai perçu que les *leaders* CGT et les *leaders* CFDT de l'usine n'étaient pas « femmes » de la même manière, et n'étaient pas d'accord entre elles sur le « bon genre de la grève », c'est-à-dire la bonne manière d'être femme dans l'espace public.

Chaque section syndicale est en effet menée par deux *leaders* stables : Éliane Evrard et Myriam Dumas à la CFDT et Annie Guyomarc'h et Gisèle Faure à la CGT, qui s'engagent toutes à la fin des années 1960 ou au début des années 1970, en tant qu'élues du personnel et/ou déléguées syndicales, ainsi que comme meneuses des luttes, et ce jusqu'à la fermeture en 1994 – voire jusqu'en 2005 pour les deux déléguées de la CGT. Ces militantes se distinguent des autres militantes de l'usine qui peuvent aussi connaître des carrières d'engagement très longues, par le caractère syndical de leur engagement, à l'inverse des autres qui vivent leur engagement uniquement par rapport au mandat accordé par leurs collègues et aux enjeux internes de l'entreprise, cette posture étant bien entendu le résultat de processus de sélection par les organisations et par les militantes elles-mêmes.

La relation que ces ouvrières entretiennent avec la « classe ouvrière » de laquelle elles sont censées faire partie ne peut être comprise sans prendre en compte, dans le même temps, le rapport qu'elles entretiennent aux rôles féminins qui leur sont assignés dans cet espace social et syndical. Or, ces militantes n'incarnent pas, dans leur manière de concevoir leur engagement, dans la façon dont elles en parlent mais aussi dans leur hexis corporelle, les mêmes « styles de féminité », c'est-à-dire qu'elles jouent différemment des marges de manœuvre disponibles dans leur milieu social quant aux différentes manières d'« être femmes »

Ces divergences se donnent à voir dans les discours négatifs des *leaders* CFDT sur le comportement de certaines ouvrières en manifestation mais aussi dans l'adhésion ou le rejet des attributs cosmétiques de la féminité.

Le débat moral qui se joue sur la bonne « tenue » à avoir en manifestation se tient essentiellement lors du conflit de 1994, conflit beaucoup plus exposé médiatiquement et publiquement que celui de 1981. Les critiques des *leaders* CFDT visent un groupe d'ouvrières, syndiquées à la CGT et qui sont donc étiquetées comme « les filles de la CGT », qui font preuve de formes d'extravagance, et jouent de leurs corps en mettant par exemple des bodys par-dessus leurs vêtements. Elles chantent des chansons jugées provocantes (« Au cul au cul aucune hésitation ») et, pour certaines,

boivent de l'alcool pendant les manifestations ou les actions. Voici ce qu'Éliane Evrard en dit en 1994 :

On se dit : « Merde, on est en train de se battre pour notre emploi », et se souler la gueule sur une route à bouffer des saucisses, ça nous énerve un peu. Ou alors, nous, on est restées syndicalistes pures et dures. C'est vrai que ça nous reste en travers de la gorge, comme hier en train de faire les banderoles et en train de danser. On a honte vis-à-vis des gens. C'est comme leur chanson « Au cul, au cul, aucune hésitation », nous, on ne peut pas la chanter. Annie Guyomarc'h, elle l'a reconnu aussi l'autre jour. Bon, c'est vraiment déplacé. Nos permanents, eux, ils trouvent ça bien, comme quoi...

Véronique Ménard : Moi ça ne me choque pas du tout.

EE : Je vais te dire, la dernière fois qu'on a pris le cours des 50 otages, il y avait toute cette bande de jeunes qui étaient au café. Les filles chantaient ça. On a entendu les réflexions : « Si vous voulez aller au cul, vous n'avez qu'à aller quai de la fosse... [quartier historique de la prostitution à Nantes] ». Déjà on s'est dit : « On est des femmes, des femmes d'usine et jusqu'à maintenant, notre popularité s'est faite avec notre sérieux de l'action ». Je me dis que se faire passer pour de vulgaires filles d'usine d'il y a 30 ans qu'on culbutait sur le bord de la route entre deux tas de fagots, ça,

je ne l'apprécie pas. C'est tout. Cette chanson-là, plus elles la chantent, moins y'a de gens qui la chantent. C'est toujours le même noyau²².

Éliane Evrard associe la gouaille de ces militantes CGT à une image très négative de la fille d'usine, aux mœurs légères, reproduisant ainsi un stéréotype persistant sur les ouvrières²³. Elle y oppose le « sérieux de l'action » et le fait d'être « restée syndicaliste pure et dure ». Pour les militantes CGT concernées, qui ne sont pas les *leaders*, et qui, elles, restent à distance de ces comportements sans les condamner, ces pratiques sont des pratiques d'émancipation puisqu'elles font « comme les mecs » en forçant des portes, en parlant fort, en chantant des slogans à connotations sexuelles. Se joue donc ici non pas tant un débat sur la bonne féminité mais peut-être surtout sur la bonne virilité ouvrière. La volonté des *leaders* CFDT de se démarquer de ces comportements renvoie à leur volonté de se démarquer d'une forme de culture populaire qui est par ailleurs, déjà décrédibilisée dans l'espace médiatique et politique à un moment où le groupe ouvrier dans son

ensemble ne peut plus protéger symboliquement ses membres contre le stigmate de comportements virils jugés « archaïques ».

Les *leaders* des deux sections s'entendent sur les modes d'actions dont elles font usage, même les plus radicaux comme l'envahissement de locaux ou les séquestrations, mais pas sur la manière de se les approprier : elles doivent le faire avec sérieux pour les *leaders* de la CGT alors que la désinvolture et l'humour sont acceptés du côté de la CGT. Les *leaders* CFDT ne suivent pas le recentrage de leur organisation en 1978 et continuent à favoriser les stratégies collectives et de confrontation mais elles le font sans le dire, alors que celles de la CGT le font de manière ostentatoire. Encore en 2005, les militantes de la CGT, menées par Annie Guyomarc'h et Gisèle Faure, séquestrent les dirigeants parisiens venus négocier leurs conditions de départ, même dans une salle de réunion d'un hôtel, lieu précisément choisi pour éviter de tels « débordements ». Aujourd'hui, elles le racontent avec fierté, comme une preuve de leur capacité à « en découdre ».

Ce rapport positif à des modes d'actions historiquement construits comme « virils » des *leaders* CGT se traduit paradoxalement par une féminité cosmétique assumée, alors même que les *leaders* de la CFDT cherchent à effacer tout marquage de genre et à disparaître derrière le rôle militant. Éliane Evrard et Myriam Dumas adoptent en effet plutôt une stratégie d'effacement du genre dans leur présentation de soi : elles ne sont jamais maquillées, plutôt habillées en pantalon, elles fument et portent leurs blouses de travail le plus souvent. Elles ne cherchent pas à apparaître masculines, mais à disparaître derrière leur rôle militant. Ce qu'elles reprochent fondamentalement aux militantes CGT est d'utiliser cette ressource personnelle du genre, alors qu'elles cherchent à faire reconnaître leurs compétences strictement militantes. Le sérieux, la discrétion et la droiture d'Éliane Evrard suscitent d'ailleurs des représentations d'elle

Assemblée de grévistes au sein de l'usine Chantelle, à Saint-Herblain, en décembre 1981, © Hélène Cayeux



comme une « bonne sœur », c'est-à-dire une femme complètement déssexualisée qui ne se définit que par son dévouement à un rôle qui finit par totaliser sa personne. Le fait qu'Éliane Evrard et Myriam Dumas ne soient pas mariées les autorise, comme nous l'avons vu, à tenir un discours critique par rapport à la présence des maris des ouvrières de la CGT et du manque d'autonomie des militantes vis-à-vis de leurs familles. Dans leur bouche, la féminité est un stigmate, car elle renvoie à l'image d'une femme mariée, image contre laquelle elles se sont construites depuis de nombreuses années.

Du côté des *leaders* CGT, nous retrouvons un « style de féminité » que Christelle Avril, dans son analyse des styles de féminité des aides à domicile qu'elle a étudié, a qualifié de « virilité au féminin »²⁴. Les *leaders* de la CGT sont de manière générale réputées pour être des « bagarreuses », des « fonceuses ». Annie Guyomarc'h concède qu'elle « s'empote »

facilement. De manière contre-intuitive, ces ouvrières sont celles qui apparaissent sur les photographies et encore aujourd'hui comme les plus « féminines » : elles sont systématiquement maquillées, coiffées et apprêtées, alors qu'Éliane Evrard et Maryse Choquet défilent le plus souvent en blouse de travail. Christelle Avril indique que cet attachement aux attributs de la féminité vise à ménager la « frontière entre genres masculins et féminins » tout en s'appropriant par ailleurs les attributs masculins de leur milieu social (la force, le travail physique), comme une négociation avec les normes sociales de la transgression opérée²⁵. Ce faisant, ces ouvrières s'éloignent de la féminité traditionnellement associée aux femmes de milieu populaire, centrée sur la maternité, le monde domestique, et s'associent à une féminité de présentation, de soin du corps, qui relève d'un fort attachement au travail, et plus largement à leur place dans l'espace public. Il est frappant d'ailleurs de

voir à quel point l'inactivité professionnelle à laquelle Annie Guyomarc'h est confrontée en 2005 correspond pour elle à une « déféminisation », puisque sa première réaction lorsqu'elle apprend la fermeture de l'usine par la bouche du DRH est de lui répondre : « Vous voulez qu'on reste en pantoufles et en robe de chambre toute la journée ? Qu'on se maquille plus, qu'on se parfume plus ? C'est pas parce qu'on travaillera plus qu'on n'a pas besoin de ça »²⁶. Annie Guyomarc'h oppose ici sa capacité à exister dans l'espace public à l'enfermement au foyer des femmes sans activité professionnelle. Cette féminité cosmétique correspond ainsi pour elle à une « échappée belle » du rôle féminin attendu de son milieu social, tout en ménageant sa position d'épouse et de mère. Loin d'une adhésion complète à leur position sociale, on voit ici que les *leaders* CGT empruntent d'autres voies d'émancipation et d'ascension sociale que celles de la CFDT ; celles qui leur sont accessibles. ■

- 1 Matonti (F.), Poupeau (F.), 2004, « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 5 (155), p. 4-11.
- 2 ADLA. 1270 W 115. Ce sont les activités déclarées par les ouvrières au moment de leur embauche.
- 3 Madeleine Guilbert, *Les Fonctions des femmes dans l'industrie*, Paris, La Haye, Mouton & Co, 1966; Margaret Maruani et Chantal Nicole-Drancourt, *Au labeur des dames : métiers masculins, emplois féminins*, Paris, Syros-Alternatives, 1989.
- 4 Quand l'usine ferme en 1994, elle n'emploie plus que 200 personnes.
- 5 Geneviève Dreyfus-Armand, Robert Frank, Marie-Françoise Lévy et Michelle Zancarini-Fournel, *Les années 1968. Le temps de la contestation*, Bruxelles, Complexe, 2000.
- 6 Frédéric Sawicki, *Les réseaux du Parti socialiste : sociologie d'un milieu partisan*, Paris, Belin, 1997.
- 7 Bernard Pudal, *Prendre parti : pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989; Julian Mischi, *Servir la classe ouvrière : sociabilités militantes au PCF*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.
- 8 Xavier Vigna, *L'insubordination ouvrière dans les années 68 : essai d'histoire politique des usines*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 12-13.

- 9 Voir notre article commun : « Des ouvrières en lutte dans l'après 1968. Rapports au féminisme et subversions de genre », *Politix*, n°109, 2015.
- 10 Chaperon (S.), « 1945-1970. Reprendre l'histoire du féminisme », in Sohn (A.-M.), Thélamon (F.) (dir.), *L'histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, 1998.
- 11 Entretien avec Armelle Héroult, réalisé par Eve Meuret-Campfort à son domicile le 1^{er} avril 2008.
- 12 Entretien avec Madeleine Petit, réalisé par Eve Meuret-Campfort à son domicile le 2 octobre 2012.
- 13 EQUIPE SOMBRERO NANTES, *L'espace de la cause des femmes dans les années 1970*, op. cit., p. 181. Source : « Deux mois de la vie du groupe FTL de Nantes », *Femmes travailleuses en lutte*, n°9, mai 1976, p. 20-24. Les remarques d'Olivier Schwartz concernant le rapport des femmes de classes populaires du Nord sont éclairantes à cet égard. SCHWARTZ O., *Le monde privé des ouvriers*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, p. 140.
- 14 Entretien avec Annie Guyomarc'h, réalisé par Fanny Gallot au CHT le 17 février 2010.
- 15 Entretien avec Myriam Dumas, réalisé par Fanny Gallot dans un café le 7 janvier 2010.
- 16 Dermenjian (G.), Loiseau (D.), « Itinéraires de femmes communistes », in Fillieule (O.) et Roux (P.) (dir.), op. cit.

- 17 Kergoat (D.), « Individu, groupe, collectif : quelques éléments de réflexion », in Kergoat (D.), *Se battre disent-elles...*, Paris, La dispute, 2012, p. 247.
- 18 Skeggs (B.), 2015, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Agone.
- 19 Ibid.
- 20 CHT-CGT Chantelle 6 : questionnaires individuels remplis par les salariées en 1994 concernant leur situation familiale. Ces chiffres sont donc pris à titre indicatifs concernant la période étudiée ici, mais la grande majorité des 172 ouvrières encore présentes en 1994 travaillent chez Chantelle depuis le début des années 1970.
- 21 Pagis (J.), « Repenser la formation de générations politiques sous l'angle du genre. Le cas de Mai-Juin 68 », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 29, 2009.
- 22 Entretien enregistré avec Éliane Evrard réalisé par Véronique Mênard, dans le cadre du documentaire « Rue des filles de chez Chantelle », dans le local syndical de l'usine [s.d. juillet 1994].
- 23 J. W. SCOTT, « L'ouvrière, mot impie, sordide », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.83, 1990, p. 2-15.
- 24 C. AVRIL, *Les aides à domicile : un autre monde populaire*, Paris, La Dispute, 2014.
- 25 Ibid.
- 26 Entretien avec Annie Guyomarc'h, le 27 novembre 2007, au Centre d'Histoire du Travail de Nantes.